



Germanica

13 | 1993

Le roman allemand contemporain

La question de l'identité du sujet chez Siegfried Lenz et Christoph Hein

Die Frage nach der Identität des Subjekts bei S. Lenz und Ch. Hein

Elfie Poulain



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/germanica/2171>

DOI : 10.4000/germanica.2171

ISSN : 2107-0784

Éditeur

Université de Lille

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 1993

Pagination : 63-77

ISSN : 0984-2632

Référence électronique

Elfie Poulain, « La question de l'identité du sujet chez Siegfried Lenz et Christoph Hein », *Germanica* [En ligne], 13 | 1993, mis en ligne le 24 septembre 2013, consulté le 06 octobre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/germanica/2171> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/germanica.2171>

Ce document a été généré automatiquement le 6 octobre 2020.

© Tous droits réservés

La question de l'identité du sujet chez Siegfried Lenz et Christoph Hein

Die Frage nach der Identität des Subjekts bei S. Lenz und Ch. Hein

Elfie Poulain

- 1 La question de l'identité est un problème à la mode et elle est devenue en Allemagne, depuis la chute du Mur de Berlin, une question à l'ordre du jour. On n'a guère discuté et écrit autant sur ce sujet qu'on ne le fait actuellement. Or cette question, aussi significative qu'elle puisse être dans l'Allemagne contemporaine, n'est pas une question typiquement allemande. Elle relève plutôt d'un problème général qui se manifeste particulièrement dans les sociétés industrielles avancées¹. Est-ce à dire que les hommes de notre époque, de notre société, rencontrent si peu de problèmes dans leur vie matérielle et pratique qu'ils en deviennent pour eux-mêmes un problème ? Dans l'histoire de l'humanité, l'intégration de l'individu dans son monde social et naturel a toujours semblé aller de soi. Son identité lui était attribuée au départ, elle était prédéterminée, tracée d'avance. Le roman de formation classique en est une illustration vivante. Mais de nos jours, c'est sa propre autonomie que chacun se voit reconnaître d'emblée. Il va de soi qu'il puisse choisir librement sa place, son itinéraire, son histoire personnelle. N'étant plus visée comme un but à atteindre, l'identité est devenue aujourd'hui le résultat d'une réflexion subjective, donc un problème de conscience. Réfléchir sur soi-même, sur la façon de se réaliser et de s'orienter dans le monde, s'impose de nos jours comme une sorte d'obligation pour l'individu et c'est cette obligation qui l'induit à se mettre en question.
- 2 Les changements politiques et culturels de l'ordre social, les progrès techniques et scientifiques, le rythme accéléré de notre vie, nous confrontent sans cesse à du nouveau. L'incertitude et le désarroi qui en résultent nous contraignent sans aucun doute grandement à nous interroger sur nous-mêmes et contribuent à notre instabilité. Et les bouleversements historiques qu'a connus l'Allemagne au cours de ce siècle, font que la question de l'identité y est ressentie de façon beaucoup plus aiguë qu'ailleurs.

- 3 Siegfried Lenz et Christoph Hein ont su repérer le caractère essentiel de ce problème ainsi qu'en témoignent leurs ouvrages. Leur écriture constitue pour eux un engagement. Cet engagement trouve son support dans les expériences quotidiennes, vécues, qui ont suscité leur réflexion et les ont incités à faire ces expériences romanesques qu'ils prennent plaisir à nous raconter. Aussi lire leurs productions littéraires, c'est s'enquérir de l'état de la société allemande, c'est découvrir comment, à travers les destins singuliers de leurs personnages, à travers leurs émotions, leurs angoisses et leurs préoccupations quotidiennes, leurs contemporains se cherchent et s'expérimentent eux-mêmes. Leurs expériences littéraires sont ainsi « un commentaire apposé au monde », une façon de nous montrer les problèmes et les conflits qui pourraient se poser à chacun d'entre nous². Parmi ces problèmes et conflits se profile, comme le déclare Christoph Hein, l'exigence de trouver notre propre identité dans un monde qui nous serait propre. C'est à cette exigence que répond leur réflexion littéraire³.
- 4 Les deux auteurs choisis viennent d'horizons différents (S. Lenz est originaire de la Prusse orientale et s'est installé après la guerre au nord de l'ancienne RFA ; Chr. Hein est né en Silésie et a vécu dans l'ancienne RDA) et appartiennent à des générations différentes (S. Lenz est né en 1926, Chr. Hein est né en 1944). Aussi leurs ouvrages respectifs déploient-ils un panorama littéraire des vingt dernières années qui atteste que la question de l'identité du sujet n'a cessé de se poser en Allemagne et qui montre également qu'elle a subi une certaine évolution en fonction des variations de temps et de contextes sociaux. Comment ce problème se cristallise-t-il dans leurs écrits ? Peut-on repérer les conséquences qu'il engendre pour les personnages romanesques et pour leur monde social ?
- 5 Le premier roman de Siegfried Lenz que nous choisissons : *Das Vorbild* (*Le Modèle*, paru en 1973)⁴ pose d'emblée, et de façon théorique, la question de l'identité du sujet. Trois pédagogues se rencontrent à Hambourg afin de mettre au point la rédaction du troisième chapitre (intitulé « Le modèle ») d'un livre scolaire à la rédaction duquel le Ministre de la Culture les a mandatés. Ces trois pédagogues, d'horizons différents (Valentin Pundt, professeur retraité, Janpeter Heller, professeur âgé de 38 ans, et Dr. Rita Süßfeld, lectrice) professent des opinions divergentes quant au modèle à proposer. L'auteur les fait parler tour à tour, ménageant de la sorte au lecteur le sentiment de la relativité et de l'objectivité des points de vue respectifs qu'ils défendent. Les trois pédagogues réunis semblent avoir tiré la leçon de l'histoire qu'a connue leur pays. Aussi adoptent-ils tous une attitude critique face au modèle à proposer afin d'éviter qu'une expérience analogue à celle de l'idéalisation et du culte porté au Führer ne puisse se reproduire. Toutefois, leur comportement et leurs idées les rassemblent en un réseau d'oppositions.
- 6 Pundt, le plus âgé, respecte les normes et les valeurs traditionnelles. C'est l'incarnation du professeur autoritaire. Scruter l'horizon pour y découvrir « un panneau d'orientation » (VOR 67) constitue pour lui un désir et un besoin inné. On comprend que ses élèves et son fils Harald l'aient effectivement surnommé « le panneau d'orientation ». Conscient de sa tâche et de sa responsabilité de pédagogue, il se prononce résolument pour un modèle qui puisse guider et aider les jeunes gens lorsqu'il faut prendre des décisions et « mettre un terme à leur indécision ». Notre tâche, précise-t-il, est celle de montrer à la jeunesse des « modèles qui correspondent à notre temps » (VOR 30) et qui développeraient des capacités critiques. Ce que l'on

remarque toujours dans le bon exemple, ce n'est pas qu'on le suive par imitation, mais qu'il incite à être suivi *librement*.

- 7 A côté de Pundt, du pédagogue aux idées « conservatrices », le pédagogue Heller, à l'allure juvénile, prône quant à lui, des idées « progressistes ». Son mot-clé est l'*indépendance*, ce qui signifie en premier lieu qu'il ne saurait être question de se soumettre aux idées d'un autre. Aussi est-il réfractaire à l'idée de devoir proposer un modèle aux jeunes, car le modèle ne constituerait, à ses yeux, qu'un facteur de freinage, d'intimidation et d'inhibition dans le développement et l'épanouissement de la subjectivité (VOR 138). Promulguer des modèles, c'est forcer les jeunes à vivre « en présence de monuments écrasants », c'est « intimider par des autorités » et « inculquer un complexe d'infériorité ». Il s'agit là d'un véritable « viol pédagogique » (VOR 63, 67, 68). Si modèle il doit y avoir, le seul qu'on puisse intégrer dans un livre de lecture ne saurait être qu'un modèle « ouvert au sens problématique », un modèle qui exhiberait « une contradiction », tel qu'il cherche à en provoquer lors des discussions dans ses classes. « ... Un livre de lecture ... devrait montrer comment des possibilités non éveillées ou bloquées par des circonstances se laissent réaliser » (VOR 68). « Disons-le ainsi : ce qui est d'actualité, c'est que chaque moi se trouve son propre contenu » (VOR 227), « ...qu'il soit son propre modèle ou puisse au moins le devenir » (VOR 68).
- 8 Ballotée entre ces deux positions extrêmes, la pédagogue Rita Süßfeld occupe une position intermédiaire. C'est la femme intellectuelle, émancipée, qui défend des idées « libérales ». Avec Heller, elle affiche un irrespect foncier à l'égard de toute convention et de toute norme mais ne s'oppose pourtant pas catégoriquement à l'idée même de modèle. Comme Pundt, elle pense qu'il faudrait un modèle qui convienne à notre époque, mais ce modèle devrait avoir une « validité préliminaire et limitée... C'est la constellation que chacun a respectivement à affronter qui décide de ce qu'on pourrait appeler une conduite exemplaire ; d'autres constellations exigent d'autres décisions » (VOR 108-9). La pédagogue Süßfeld défend ici l'historicité et la relativité des valeurs.
- 9 A voir l'ardeur avec laquelle ces personnages défendent leurs positions respectives, il n'est guère surprenant de constater que les modèles proposés aient toujours quelque affinité avec leur propre comportement. En effet, ces modèles ne sont autre qu'une projection de l'image qu'ils se font d'eux-mêmes. Aussi pourrait-on croire que tout problème d'identité leur soit étranger puisqu'ils satisfont à un critère d'identité essentiel : être identique à soi-même. Ce qu'ils pensent est identique à ce qu'ils font. Prise isolément, leur conception théorique du modèle est conforme à leur comportement pratique comme pédagogue, ce qui signifie qu'ils se produisent en conformité avec l'image du rôle social auquel ils s'identifient. Mais il en va bien entendu autrement dès lors qu'on les insère dans leur contexte d'interaction. Ici, le problème apparaît à deux niveaux : au niveau professionnel comme problème théorique et au niveau privé comme problème pratique. La vie humaine n'étant pas une vie d'individus isolés mais une vie de communication, il s'ensuit qu'il ne suffit point d'être en accord avec soi-même, encore faut-il se mettre également en accord avec les autres. « Mon expérience ne vaut rien sans l'expérience analogue des autres », déclare Heller à juste titre (VOR 69). Vu la divergence des opinions professées et la force de conviction qui en émane, les trois pédagogues n'arrivent pas à se mettre d'accord les uns avec les autres.
- 10 Le deuxième problème d'identité qui surgit a trait à l'incompatibilité opposant la vie professionnelle et la vie privée des personnages. Chacun d'eux s'y débat dans des

contradictions insolubles. Pundt consacre chaque minute de son temps libre à rencontrer les connaissances et amis de son fils Harald pour retracer les motifs qui ont pu pousser ce dernier à se suicider alors qu'il venait de réussir à ses examens. Pundt, « le panneau d'orientation », paraît ne plus être qu'un père complètement désorienté face à l'échec qui s'abat sur sa vie privée, aussi n'a-t-il de cesse de chercher à en trouver les raisons cachées. Heller, de son côté, tente vainement à reprendre contact avec sa femme Charlotte avec laquelle il est en instance de divorce. A force de s'engager pour ses jeunes élèves qu'il ramenait constamment à la maison, sa femme avait fini par s'écrier : « Ce n'est pas comme ça que nous pouvons vivre à la longue, si publiquement ! » (VOR 123). Quant à sa relation avec sa fille Stefanie, lui qui réproouve si violemment toute conduite autoritaire envers les jeunes, nous surprend par les réactions autoritaires qu'il a à son égard. On lit : « A toi, on n'a rien demandé, dit Heller d'un ton irrité et il intimida l'enfant par son index levé » (VOR 127). La même ambiguïté se manifeste dans le comportement de Rita Süßfeld. Disposée à contenter tout le monde, elle risque de se noyer constamment dans les exigences du moment. Ce qui la caractérise, ce sont ses relations tangentées tant à l'égard de ses collègues qu'à l'égard de son cousin Heino Merkel devenu infirme à la suite d'un accident.

- 11 Le problème d'identité auquel les trois pédagogues doivent faire face est le suivant : ils s'avèrent également incapables de trouver et de maintenir l'équilibre nécessaire entre leur identité subjective et leur identité sociale, entre leurs propres besoins et nécessités et ceux qu'éprouvent leurs partenaires d'interaction. Ce qu'ils pensent être et ce qu'ils sont et représentent s'avère ne plus être identique du tout. L'échec est double, à savoir subjectif et intersubjectif à la fois.
- 12 Par rapport aux romans de S. Lenz, les écrits de Christoph Hein témoignent d'un déplacement d'accent quant au conflit d'identité qui y est repérable. *Drachenblut (Le Sang du dragon*, paru en 1983 en RFA suite à sa publication en 1982 en DDR, sous le titre *Der fremde Freund, L'Ami étranger*)⁵, est une histoire à rebours. Elle commence avec l'enterrement de l'ami de Claudia, la narratrice, pour enchaîner, dans le chapitre deux avec la narration de leur passé commun, d'une relation qui n'a duré qu'un an. La scène se joue à Berlin-Est. Henry, de profession architecte, séparé de sa femme et de ses deux enfants, frappe un soir à la porte de Claudia, sa voisine de palier, de profession médecin, divorcée et sans enfants, pour qu'elle lui fasse quelque chose à manger, son met ayant brûlé dans la casserole qu'il tient à la main. Surprise et à contre-cœur, Claudia cède à sa demande. Il mange chez elle et il y reste toute la nuit. Depuis, ils se rencontrent une ou deux fois par semaine, soucieux du reste de garder chacun leur mode de vie indépendant, soucieux surtout d'éviter toute intrusion d'autrui dans leur vie privée antérieure. A l'inverse du roman de S. Lenz, c'est la relation privée, actuelle, du personnage romanesque qui est ici au premier plan.
- 13 En racontant son histoire, sa biographie, Claudia nous renseigne sur sa personne et sur sa façon d'envisager la vie. Cette histoire constitue son identité, car l'identité n'est autre que le résultat d'une histoire contingente, de l'histoire du développement et de la conservation d'un sujet. Les individus n'existent pas, *eo ipso* comme Dieu, singulier, mais ils sont toujours insérés dans leur milieu social qui contribue à les façonner, à les faire être ce qu'ils sont et ce qu'ils représentent dans la vie⁶. Claudia termine sa narration par un constat de succès : « J'ai atteint tout ce que je pouvais atteindre », écrit-elle. « Je ne saurais dire que quelque chose me manque. J'ai réussi. Je vais bien » (DRA 156). Et effectivement, sa réussite professionnelle est indéniable. Elle sait à la fin

qu'elle va devenir médecin-chef dans quelques années. Venant d'un milieu simple, ouvrier, Claudia a grimpé dans la hiérarchie sociale. Ses parents ont toutes raisons d'être fiers d'elle (cf. DRA 30). Sa situation de médecin dans une clinique lui permet tout le confort matériel dont, enfant, elle ne pouvait que rêver. Elle a de bons rapports avec ses collègues et avec son patron. Ses voisins d'immeuble, pour une grande part des gens âgés, peuvent compter sur son aide quand il s'agit de leur administrer des médicaments (cf. DRA 20, 80, 128). Ce tableau de réussite contient pourtant une fausse note. Le constat final de Claudia laisse déjà pressentir que sa réussite repose sur un fond de privation. Son attitude est effectivement marquée par une grande ambiguïté. Elle évite soigneusement de rencontrer ses collègues en privé. A l'égard de ses amis aussi, elle se montre sceptique, disant à Henry : « Je ne sais pas vraiment si j'ai des amis... Probablement, je n'ai pas besoin d'amis. J'ai des connaissances, de bonnes connaissances que je vois occasionnellement et cela me fait plaisir alors. Mais à vrai dire, ils sont interchangeable, donc pas obligatoirement nécessaires pour moi » (DRA 61-2). Ce qu'elle fuit surtout et avant tout, ce sont les problèmes des autres. Aussi préfère-t-elle à autrui la relation concrète aux choses, « la relation que j'entretiens avec les meubles de mon appartement » (DRA 20). Elle s'estime heureuse d'avoir reconnu à temps qu'elle n'était pas faite pour vivre avec Hinner et d'en avoir tiré les conséquences nécessaires. Elle est fière de son indépendance et de sa distance qu'elle a à l'égard de son ancien mari. Mais lorsqu'elle apprend que sa sœur veut épouser Hinner, elle est elle-même surprise de devoir s'avouer : « Je n'ai pas compris pourquoi cela me troublait tant qu'il ait une relation avec ma sœur » (DRA 137). Est liée à son expérience vécue l'aversion dont elle fait preuve face à toute domination par le sexe masculin. Les femmes mariées qu'elle rencontre ne font que la renforcer dans cette optique. Ainsi Karla, ce type de femme qui ne vit que pour ses enfants et qui est heureuse quand ses rondeurs attirent l'attention des hommes. Claudia ne plaint pas sa collègue Anne qui, apprenons-nous, se fait régulièrement violer par son mari (cf. DRA 11) et elle ne plaint pas non plus la femme qui travaille dans le service de nettoyage à sec : ayant interrompu ses études pour aider son mari à terminer les siennes, elle s'est retrouvée abandonnée avec ses deux enfants et sans métier (cf. DRA 39). Claudia observe le dédain avec lequel son patron (cf. DRA 72) ainsi que son ami dentiste (cf. DRA 58) traitent leurs femmes. Elle y voit une humiliation et elle ne peut que se réjouir, face à ces échecs, d'avoir su se construire une vie qui ne la dégrade pas continuellement en l'obligeant à être l'objet de désir ou de rejet d'un homme. Elle éprouve une grande satisfaction à l'idée d'avoir su faire triompher sa volonté en avortant deux fois. Car elle ne voulait pas d'enfants à cette époque et elle s'était sentie utilisée et révoltée à l'idée qu'Hinner pouvait faire naître un enfant en elle malgré elle (cf. DRA 77). A l'inverse, lorsqu'elle prend ses photos et qu'elle les développe dans sa salle de bain, elle a l'impression d'assister et de participer à un processus de création authentique. Elle entasse des armoires entières de photos qu'elle ne regarde plus jamais. « A quoi tout cela rime, je n'en sais rien. Je ne me pose pas ce genre de questions... Je crains que de telles questions ne me mettent en question moi-même », remarque-t-elle (DRA 76). Les photos, les paysages déserts, inanimés, comme *ersatz* d'enfants ? Des enfants, écrit-elle, j'en désire, mais « pour mon propre bonheur... », ... « pour combler ce qui me manque dans la vie » (DRA 153). Mais elle est trop intelligente, trop honnête aussi, pour céder à ce désir égoïste qui ne ferait que dégrader des enfants en objet servant sa propre satisfaction.

- 14 C'est dans sa relation envers Henry surtout que son rapport ambigu à l'égard d'elle-même et à l'égard de l'autre se manifeste de la façon la plus patente. Dès le départ s'établit entre eux une sorte de convention tacite : tous deux veulent garder leur mode de vie indépendant et ne vivre que l'instant lorsqu'ils sont l'un avec l'autre. Ils continuent à passer leur week-end et leurs vacances chacun de leur côté comme ils le faisaient auparavant. Etant l'un, séparé ou l'autre divorcé de son partenaire antérieur, l'un et l'autre ne veulent surtout plus retomber sous le joug d'un attachement qui finirait par les obliger à se rendre compte mutuellement de ce qu'il font. « Depuis longtemps déjà, je m'étais résolue à ne plus jamais me marier, à ne plus jamais accorder un droit quelconque sur moi-même à qui que ce soit... » (DRA 51). Lorsque Claudia passe ses vacances loin de Berlin, elle s'interroge sur les raisons de sa décision et dit : « Probablement la peur non avouée d'une trop grande proximité, de la perte de l'étrangéité » (DRA 57). Elle pense écrire une lettre à Henry, mais aussitôt elle se moque d'elle-même : « pour quoi lui dire ? » pour lui dire qu'elle s'ennuie de lui ? (cf. DRA 57) Dès le début de leur relation, elle lui dit qu'il lui est étranger, mais cette distance qu'il y avait là entre eux, lui plaisait (cf. DRA 29). Elle ne peut toutefois s'empêcher de s'avouer qu'à l'arrière-fond elle est toujours prête à s'abandonner à un autre et à éprouver le désir de se sentir en sécurité auprès d'un autre (cf. DRA 51). Cette ambiguïté qu'elle remarque, et qu'elle vit sciemment, s'inscrit déjà dans l'oxymoron qu'est le titre de l'ouvrage. L'ami véritable n'est-il pas par définition celui qui nous est proche, celui à qui nous accordons toute notre confiance alors que l'étranger est celui que nous excluons de notre intimité, celui qui n'est que de passage ? Aussi soucieuse qu'elle est de sauvegarder leur statut d'étranger dans leur relation mutuelle, elle ne peut s'empêcher de sonner à la porte d'Henry parti en voyage pour une semaine. « Pourquoi ne m'a-t-il pas dit qu'il partait en voyage », s'interroge-t-elle, déçue. Mais aussitôt elle se rappelle à l'ordre en disant : « Etais-je de nouveau en train de me lancer dans une de ces relations habituelles... une seule expérience devrait me suffire » (DRA 39). Et lorsqu'un jour, Henry lui déclare devoir rendre visite à sa femme et à ses enfants, elle se fâche d'en être aussi profondément touchée : « J'aurai pu hurler de rage », confesse-t-elle, et aussitôt après : « Il ne manquerait plus que ça, que d'être aussi bête » (DRA 50-51). Henry de son côté, agit de même. Il ne peut s'empêcher d'aller retrouver Claudia sur le lieu de ses vacances et de se dire qu'il se sent bien auprès d'elle.
- 15 Comme le montre l'analyse du personnage romanesque de Chr. Hein, le problème d'identité de Claudia ne réside pas dans l'inconsistance qu'elle ressentirait entre la sphère privée et la sphère publique de sa vie, comme chez S. Lenz. Son problème à elle se situe à l'intérieur d'elle-même car elle ne cesse d'être tiraillée entre son besoin de s'attacher à autrui et son vœu de s'en détacher à l'égard d'autrui. Chez elle, il n'existe pas de problème d'accord entre l'image qu'elle a d'elle-même et l'image qu'elle représente pour autrui car elle s'impose, dans son for intérieur, d'être pour elle-même ce qu'elle veut être et qu'elle est aussi pour son environnement social. Mais malgré elle, ni elle, ni nous ne pouvons pas ne pas constater sa contradiction interne. Le problème de Claudia subit de la sorte un déplacement de l'existence vers l'existential. Deux vérités se trouvent inséparablement traquées en elle : celle du cœur et celle de la raison. « Le cœur a sa raison, que la raison ne connaît pas », avait dit Pascal⁷. Claudia, quant à elle, elle *ne veut pas* connaître cette raison.
- 16 Triste bilan. Un mort par roman et un sentiment d'échec généralisé. Aucun des personnages ne parvient à stabiliser cet équilibre toujours précaire entre le moi

subjectif et le monde objectif. La scission qui se produit ainsi est vécue comme un problème de conscience, un problème d'existence, bref un problème d'identité subjective. L'idée de scission repose sur une représentation dualiste de l'homme qui a fait naître la controverse classique entre un homme intérieur, authentique, et un homme extérieur, inauthentique. Mais l'homme est toujours et à chaque instant objet dans le monde et sujet pour lui-même. L'identité du sujet n'est jamais le résultat d'une activité mentale seulement et elle n'est jamais non plus le résultat de la pression sociale, des attentes que les autres portent sur nous⁸. En tant qu'individu raisonnable chacun est appelé à se juger, lui et les autres, et à se mettre lui-même en rapport avec les exigences auxquelles il doit faire face. L'homme vit dans un système de relations intersubjectives, dans un contexte d'interaction où la pensée s'enchaîne à la parole, aux gestes et aux actions qui, eux, sont nécessairement conditionnés et influencés en retour par des facteurs contextuels. C'est dans un contexte d'expérience réciproque que l'homme se construit. Les autres sont pour lui comme un miroir à travers lequel il s'expérimente.

- 17 Le roman *Das Vorbild* illustre ce contexte d'expérimentation réciproque et les conséquences qui s'ensuivent. Ce roman nous propose un éventail d'opinions sur le rôle du modèle censé orienter dans le monde, et cet éventail est représentatif des opinions contemporaines à cet égard. Est représentatif également la pluralité des opinions proposées et les discussions infinies qui s'enchaînent. Comme chacun des trois pédagogues propose un modèle qui est conforme à l'image qu'il a de lui-même et comme leurs conceptions s'opposent, voire s'excluent, chaque modèle proposé est rejeté par les autres. Il y a contestation parce qu'il n'y a pas de reconnaissance intersubjective. Plus ils proposent de modèles, moins ils y croient eux-mêmes car ils anticipent déjà les objections qu'ils vont entendre. Le cycle discursif de propositions et de réfutations qui s'ensuit ne les conduit pas seulement à une impasse et à l'échec de leurs discours théoriques, mais il produit aussi une indécision et une insécurisation subjective, caractérisant ce que A. Gehlen appelle « la neutralisation du psychisme »⁹. Il y a production massive des idées, mais aucune ne parvient plus à s'imposer. L'effet en est que les pédagogues se neutralisent réciproquement. Le paradoxe qui s'en dégage est alors le suivant : le modèle étant censé conférer une certaine stabilité de conduite, les pédagogues, à la recherche d'un tel modèle, doivent faire l'expérience eux-mêmes de ce que provoque l'absence de modèle, non seulement au niveau théorique mais aussi dans leurs tribulations privées. Pundt, à la recherche des motifs du suicide de son fils Harald doit finalement s'apercevoir qu'il fut pour ce dernier ce que Heller reproche au modèle : une autorité qui écrase. Aussi abandonne-t-il toute recherche de modèle et se rabat-il sur ses désirs purement subjectifs. Heller, lui, cherche à apprendre aux jeunes l'autonomie subjective qu'il réclame. Ce faisant, il se conduit comme s'il était l'un d'eux, il parle comme eux, s'habille comme eux, s'approche d'eux comme si leurs bonnes grâces étaient ce qui lui importe le plus dans la vie (cf. VOR 123-4). Ne voulant pas leur proposer de modèle, il finit par les prendre, eux, comme son modèle, ce que la pédagogue Süßfeld résume ainsi : « Heller, tu le connais, le collègue qui est à la recherche d'une autre peau » (VOR 151). Quant à elle et son désir de rester objective, de montrer l'ambiguïté, elle illustre en fin de compte la volonté de rester neutre et à distance de tout, ce qui rend impossible de surmonter l'ambiguïté exhibée comme problème. Elle prononce elle-même la vérité de ce roman, disant : « Entretemps un excédent de connaissances s'est produit : à cause de tant de possibilités, le choix devient de plus en plus difficile » (VOR 266).

- 18 Dans le roman de S. Lenz reste constant l'effort des personnages à reprendre contact avec autrui, à en appeler à l'autre pour rétablir une compréhension réciproque et une communication perturbée. Dans l'ouvrage de Chr. Hein, à l'inverse, cet appel à autrui se tarit. Claudia n'attend plus rien de personne, ni d'elle-même. Elle se coupe volontairement du monde d'autrui et développe ce que nous appellerons un autisme social.
- 19 Qu'entend-on par là ?¹⁰ Au demeurant, on désigne par autisme cette maladie infantile qui fait que les enfants s'avèrent incapables d'apprendre à parler normalement. La rupture du lien symbiotique avec la mère est perçue par eux comme un traumatisme qu'ils n'arrivent pas à surmonter, ce qui les empêche d'établir des formes de communication habituelles. Ils se retirent alors en eux-mêmes, se coupant ainsi totalement du monde externe. Leur refus de parole repose sur la croyance que la parole seule puisse animer le monde et la nature. Refuser de parler devient de la sorte un moyen d'empêcher, à leurs yeux, que l'événement traumatisant ne se reproduise. Et ce refus non seulement entraîne un repli total sur soi-même, mais il engendre, en plus, une indifférence totale à l'égard du monde et à l'égard de ses propres besoins et désirs ce qui, au niveau social, se manifeste alors comme une crise de motivation générale.
- 20 Revenant à Chr. Hein, nous nous apercevons que le comportement social de Claudia dans *Drachenblut* ressemble sur plus d'un point à celui qu'adopte un enfant autistique. « Je vis avec moi sans poser beaucoup de questions » (DRA 131), dit-elle. Toute sa narration trahit son souci constant d'éviter tout contact étroit, de garder ses distances à l'égard des autres et à l'égard d'elle-même. Elle va jusqu'à abhorrer de devoir donner la main à quelqu'un (cf. DRA 38). Le prologue qui précède sa narration illustre et anticipe son expérience vécue. Claudia s'y trouve avec un ami sur un chemin étroit menant vers un pont qui passe au-dessus d'un abîme. D'abord il y a une rampe qui la guide et à laquelle elle se cramponne. Puis, il n'y a plus rien. L'ami attrape sa main mais cela l'exaspère. « Qu'il la lâche. Chacun pour soi », pense-t-elle (DRA 5). « Je sais que si je regarde vers le bas, je tombe » (DRA 6). Et elle sait aussi qu'« il n'y a pas de retour » (DRA 6), qu'elle est condamnée à continuer. Derrière elle, arrivent des coureurs qui se ressemblent tous et qui n'ont pas le moindre mal à franchir le pont. Nous ne pouvons pas ne pas prêter à ce cauchemar une signification symbolique. Nous y voyons Claudia elle-même qui ne veut pas et ne peut pas franchir ce pont qui la mènerait vers autrui, à l'opposé des coureurs, des adaptés, des conformistes, qui ne ressentent pas cette épouvante qui fige Claudia. Regarder dans l'abîme, c'est regarder dans son for intérieur. Tout le long du récit, elle se refuse de le faire et elle dit : « Je refoule quotidiennement un flot d'événements et de sentiments qui m'humilient et me blessent... A quoi bon rechercher ce qui nous embête, nous menace et nous rend impuissant... cette décharge radioactive de l'être humain... avec laquelle nous arrivons seulement à vivre si nous l'enterrons au plus profond de nous-mêmes » (DRA 86). Claudia énonce sa propre loi de survie qui est aussi celle de l'enfant autiste lorsqu'elle ironise sur les tentatives des psychologues pour chercher à diagnostiquer des refoulements. Elle dit : « Les refoulements sont le résultat d'un refus, une défense contre un danger... Un être humain cherche à survivre en ignorant certaines choses, des choses qui pourraient l'anéantir. Un mécanisme salutaire, naturel » (DRA 85). Le refus de Claudia, lui aussi, a comme origine un traumatisme initial, mais un traumatisme social, celui qui a mis fin à l'amour qu'elle voua à Katharina, son amie d'enfance (cf. DRA ch. 9). « Plus jamais, je ne devais pouvoir aimer un homme autant

que je l'avais aimée, elle » (DRA 113). « ... Ce n'était que le début de tout ». Aujourd'hui elle n'est plus « disposée à se confier à un autre, elle n'en est plus capable » (DRA 62). Claudia a peur que ne revienne cet événement qui l'a traumatisée dans son enfance. « Peut-être ma relation (aux hommes) était-elle imprégnée du savoir que je les perdrais un jour ou, tout au moins, que je pourrais les perdre... J'évite d'être déçue » (DRA 154). « Je ne veux pas te décevoir, mais je ne veux plus non plus être déçue », dit-elle à Henry (DRA 141). Aussi cherche-t-elle à se rendre invulnérable comme le font les enfants autistes en se construisant une deuxième peau, une carapace qui la protège du monde externe et de son propre monde interne. « Je suis armée contre moi-même », déclare-t-elle (DRA 51). « Je suis devenue invulnérable. J'ai baigné dans le sang du dragon et il n'y avait pas de feuille de tilleuls... » (DRA 154). Suite à ce repli total sur elle-même, elle développe une indifférence à l'égard des autres comme à l'égard d'elle-même. « Pourquoi m'occuper de leurs problèmes... Je n'ai que trop à faire avec moi-même, et de toute manière, on ne peut pas aider les autres » (DRA 85, cf. aussi 40). « Je ne suis pas une poubelle dans laquelle les autres peuvent déposer leurs histoires » (DRA 146). Cette indifférence devient troublante quand elle parle de ses parents qui lui sont devenus aussi étrangers que n'importe quelle autre personne (cf. DRA 30). Plus d'une fois, elle repousse sa mère qui cherche la confiance de sa fille, mais Claudia reste insensible : « Je la vis, cette vieille femme triste... me regarder de son sourire pour me quémander ma confiance » (DRA 144). Son indifférence devient ainsi ce qu'elle conçoit comme étant sa « force de caractère » (DRA 76), ce qui lui permet de se rendre insensible aux autres et insensible à l'égard de sa propre douleur. « Je me refuse de quitter ces brouillards dans lesquels je me tiens cachée, dans lesquels je suis protégée » (DRA 79). Claudia démissionne comme individu face à elle-même. Il n'y a plus de principe espérance. Il y a réussite dans la vie, mais échec de la vie.

- 21 Les deux auteurs, S. Lenz et Chr. Hein, ne racontent pas des histoires qui n'engagent à rien mais des histoires qu'ils jugent pertinentes et qui ne peuvent nous laisser indifférents, nous, lecteurs. Tous leurs personnages éprouvent un grand besoin de se raconter. Ce besoin ne répond pas seulement à un besoin anthropologique et à la forme fondamentale de la construction de la conscience humaine, mais il trahit surtout, dans les ouvrages analysés, le problème d'identité des sujets. Chez S. Lenz nous faisons face à une inflation de parole qui non seulement soulage les personnages mais qui est motivée par la croyance qu'il est encore possible d'établir cet accord avec autrui et cette entente réciproque qui fait si cruellement défaut dans leur univers. Chez Chr. Hein, par contre, les personnages semblent avoir tiré la leçon de l'échec de cette tentative. On observe chez eux un tarissement de la parole adressée à autrui et une « crise de motivation » qui s'avèrent tous deux caractéristiques de notre société contemporaine. Rejetés sur eux-mêmes, ils sombrent dans ce que nous avons appelé l'autisme social derrière lequel subsiste pourtant la nostalgie d'une communauté sociale impossible à atteindre. Faire reconnaître cette impasse pour ce qu'elle est, c'est faire faire le premier pas pour déclencher la réflexion et en appeler à la volonté nécessaire pour surmonter cette situation néfaste à la construction de l'identité du sujet.

ANNEXES

Abbreviations :

VOR : *Das Vorbild*

DRA : *Drachenblut*

NOTES

1. – Cf. les articles réunis sur le problème de l'identité dans *Identität. Poetik und Hermeneutik*, éd. par Odo Marquard & Karl-Heinz Stierle, Munich, Fink-Verlag, 1979.
 2. – Cf. Siegfried Lenz, *Beziehungen*, dtv, 1972, p. 31 et p. 204.
 3. – Cf. Christoph Hein, *Die 5. Grundrechenart, Aufsätze und Reden*, Darmstadt, Luchterhand, 1990, p. 10 sv.
 4. – Siegfried Lenz, *Das Vorbild*, dtv, 1979 (première édition : Hambourg, Hoffmann & Campe, 1973).
 5. – Christoph Hein, *Drachenblut*, Darmstadt/Neuwied, Luchterhand, 1983, *Derfremde Freund*, Weimar, Aufbau-Verlag, 1982.
 6. – Cf. H. Lübbe in *Identität*, « Zur Identitätspräsenzpräsentationsfunktion der Historie » in *Identität*, p. 277 sv.
 7. – Christoph Hein cite cette formule de Pascal dans *Die fünfte Grundrechenart*, p. 10.
 8. – Cf. H. Lübbe in *Identität*, p. 281, et Niklas Luhman, « Identitätsgebrauch in selbstsubstitutiven Ordnungen, besonders Gesellschaften » in *Identität*, p. 319. Cf. A. Gehlen, *Urmensch und Spätkultur*, Francfort s.M., Athenäum, 1964, p. 22. Cf. A. Gehlen, *Der Mensch*, Francfort s.M., Athenäum, 1960, p. 23.
 9. – Cf. A. Gehlen, *Urmensch*, p. 107-116.
 10. – Cf. les analyses de Jacques Poulain in *L'Age pragmatique ou l'expérimentation totale*, Paris, L'Harmattan, 1991, p. 179-229. Cf. Frances Tustin, *Autisme et psychose de l'enfant*, trad. de l'anglais par Mireille Davidovici, Paris, Seuil, 1977.
-

RÉSUMÉS

S. Lenz et Ch. Hein ont su repérer et retracer dans leurs ouvrages romanesques la forme particulièrement aiguë que prend aujourd'hui le problème de l'identité sociale du sujet.

S. Lenz pose d'emblée la question dans *Das Vorbild* (1973). Ses personnages, trois pédagogues, sont appelés à présenter une histoire destinée à illustrer un comportement modèle dans un livre scolaire. Leurs discussions se focalisent rapidement sur un problème de fond : peut-on, aujourd'hui encore, proposer un modèle aux jeunes sans risquer de les faire tomber dans le piège de l'idéalisation ? Ne peut-on pas les éduquer à se déterminer eux-mêmes sans recourir à des instances qui serviraient de support à leur propre identité ? Ce problème théorique se voit

concrétisé dans le comportement même des personnages : aucun d'eux ne parvient à se réaliser dans ses rapports d'interaction, professionnels ou privés, conformément à ce qu'il pense et juge devoir être. Leur réflexion devient chronique et débouche sur une mise en question d'eux-mêmes.

Christoph Hein nous raconte dans *Der fremde Freund* (1982) l'histoire de Claudia, médecin, qui semble avoir réussi à se réaliser librement conformément à ses désirs. Toutefois, elle aussi véhicule un problème d'identité qui relève d'une contradiction interne : tiraillée entre son besoin affectif de s'attacher à autrui et son désir de rester indépendante, elle se replie totalement sur elle-même et développe ce que j'appellerais un autisme social où se déploie une indifférence totale tant à son propre égard qu'à l'égard d'autrui.

Ces deux ouvrages sont représentatifs de la production romanesque des vingt dernières années en ce qu'ils situent le problème de l'identité comme tiraillement des individus entre le contexte social et la volonté d'auto-détermination.

Die Schriftsteller S. Lenz und Ch. Hein haben in ihren Werken die besonders ausgeprägte Form darzustellen vermocht, die das Problem der sozialen Identität des Subjekts heutzutage annimmt. S. Lenz wirft diese Frage in *Das Vorbild* (1973) auf Anhieb auf. Seine Gestalten, drei Pädagogen, haben den Auftrag erhalten, für ein Schulbuch eine Geschichte vorzulegen, die ein exemplarisches Verhalten illustriert. Ihre Diskussionen kreisen bald um eine Kernfrage: kann man, auch heute noch und ohne die Gefahr einer Idealisierung zu laufen, den jungen Leuten ein Modell vorlegen? Kann man sie nicht zur Selbstbestimmung erziehen, ohne auf Instanzen zurückzugreifen, die ihrer eigenen Identität als Stütze diene? Dieses theoretische Problem wird durch das Verhalten der Romangestalten veranschaulicht: keinem von ihnen gelingt es, sich in seinen intersubjektiven Beziehungen, seien sie beruflich oder privat, so zu verwirklichen, wie sie es denken und für richtig halten. Ihre Überlegungen nehmen rasch eine chronische Gestalt an und führen zu einer Infragestellung ihrer selbst.

Christoph Hein erzählt uns in *Der fremde Freund* (1982) die Geschichte der Ärztin Claudia, die sich allem Anschein nach entsprechend ihren Wünschen verwirklicht hat. Doch auch auf ihr lastet ein Identitätsproblem, das auf einem inneren Widerspruch beruht. Sie fühlt sich hin- und hergerissen zwischen ihrem Wunsch, sich zu binden, und ihrem Wunsch, unabhängig zu bleiben. So kapselt sie sich völlig ab und entwickelt, was ich einen sozialen Autismus nenne, der sich in einer totalen Gleichgültigkeit ihr selbst sowie anderen gegenüber äußert.

Diese beiden Werke sind insofern für die literarische Produktion der letzten zwanzig Jahre repräsentativ als sie das Identitätsproblem wie eine Zwickmühle darstellen, in der sich das Individuum zwischen dem sozialen Kontext und seinem Wunsch auf Selbstbestimmung hin- und hergerissen fühlt.

AUTEUR

ELFIE POULAIN

Université Charles-de-Gaulle - Lille III